

# LA BAROQUISATION DU MONDE. ICONOPHILIE ET CLAIR-OBSCUR DANS L'IMAGINAIRE POST- MODERNE

MICHEL MAFFESOLI  
PROFESSEUR ÉMÉRITE SORBONNE – PARIS

**Abstract** – The figures of speech of a society are never identically repeated, as neither artistic nor fashion styles are. Each era draws from the stock of knowledge of the past and metabolizes it. In this sense, our time is a curious mixture of exemplarist mysticism and baroque futility, of Franciscan asceticism and baroque luxuriance, of thirteenth-century paracletism and Jesuit accommodation to the world. By all means, it is a question of expressing, from day to day and in all the works of life, this interaction between reason and senses, the "sensitive reason". From there, this is how, from "noon to midnight", the light and the darkness of life flow in a dynamic that is always and again renewed. This is what I have called the postmodern baroque. A style that instead of cutting off the past, of taking the via recta of reason, adjusts itself to the meanders of existence and integrates the past instead of de-passing it.

**Keywords:** imagery, everyday life, baroque, aesthetics, post-modernity

## 1. L'exemplarisme ou le refus de la coupure entre l'intelligible et le sensible

On peut, pour illustrer cette féconde interaction, faire référence à ce que fut, au XIII<sup>e</sup> siècle, ce grand siècle de fourmillement culturel, ce qu'il est convenu de nommer « l'exemplarisme » proposé par Saint-Bonaventure. Durand a souvent souligné l'intérêt d'un tel "exemplarisme" (1996, p. 103). Celui-ci, à l'opposé de la dichotomisation, propre au principe de coupure entre le monde matériel ou sensible et le monde intelligible, rappelle que la déité est un « parfait exemple » de toutes choses. Ainsi Dieu, ou toutes ces figures divines, sacrées ou profanes qui peuplent le monde contemporain, sont des manières de célébrer la création, d'honorer ce qui est, de participer, tout simplement, à la Vie. Une telle participation à la totalité de l'Être mobilise l'entièreté de l'être humain : les sens et la raison.

C'est en fonction d'un tel « exemplarisme » que le franciscanisme va donner une grande importance, dans la liturgie catholique, aux images, et à leur célébration. C'est, dans leur foulée, que l'on va élaborer la fameuse « crèche », figurant la nativité du Christ, de manière à participer à la joie du monde. Il en est de même du « chemin de croix », au rôle important dans le catholicisme traditionnel, qui permet de participer à la déréllection, au sentiment de finitude préalable à la réintégration dans une *sur-vie* éternelle.

## 2. L'irrépressible iconophile

N'allons pas plus avant dans cette simple allusion à « l'exemplarisme ». Il suffisait d'indiquer en quoi l'iconophilie favorise la participation à l'exubérance de la création. J'entends « participation » dans le sens que lui donne l'ethnologue (Lévy-Bruhl), ou le psychologue des profondeurs (Jung), participation magique ou mystique faisant sortir de l'enclosure individuelle pour communier à la profusion même de la vie mondaine. En ce sens le baroque peut être considéré, dans son efflorescence, comme une application séculière, une illustration exacerbée de cette iconophilie qui, de tout temps et dans toutes les cultures, taraude l'animal humain (Maffesoli 2007, p. 166). Elle l'incite à comprendre qu'il n'est pas solitaire mais bien solidaire de tout ce qui l'entoure; qu'il ne peut vivre qu'en « s'éclatant » dans l'Autre ; qu'il est, toujours et à nouveau, travaillé par le désir d'être « plus qu'un ».

Cette soif de l'infini suscitant la constante capacité de mobiliser les profondes richesses de notre vie instinctive. Or, cette iconophilie irrépressible, où s'exprime-t-elle, sinon dans la perdurance liturgique? Celle des rituels en particulier: rituels religieux, profanes, mais aussi les rituels qui accompagnent les diverses manifestations sportives, musicales, festives, les pratiques corporelles et spirituelles; une profusion de rituels permet aux diverses tribus de s'agrèger. Ils sont un ciment de ces moments de communion. Ces rituels ne peuvent être ce qu'ils sont que s'il y a des figures, des images qui en expriment la grandeur.

Il est fréquent de considérer les images rituelles (iconographie religieuse, décors maçonniques, costumes sportifs ou artistiques, etc.) comme étant destinées à un usage frivole, voire quelque peu puéril. Alors même que, d'un point de vue anthropologique, ils donnent de la *terre*. C'est-à-dire mettent de la rigueur dans ce qui serait sans cela irruption désordonnée d'images incontrôlées. Or l'imaginaire n'est, jamais, anémique. Il est mu par une raison interne ayant une logique tout à la fois précise et intangible. Les images expriment, justement, cela. Comme l'on « exprime » le jus de l'orange, il faut ressortir le suc interne de tout vivre-ensemble; ce qui en fait la quintessence.

### 3. Au creux des apparences

Pour l'exemplarisme médiéval comme pour d'autres expressions de l'esprit baroque, ce qui est en question est l'importance de la « liturgie » pour la structuration individuelle et collective. La personne est ce qu'elle est, la communauté également, quand elles apparaissent comme telles. En bref, l'apparaître donne à être. Thématique que l'on retrouve de Friedrich Nietzsche à Paul Valéry: « la profondeur se cache à la surface des choses ». Qu'est-ce qu'en effet que la liturgie, cette œuvre (*érgon*) publique (*leitós*), sinon une théâtralité par laquelle, et grâce à laquelle, le corps social se constitue en tant que tel. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le « corporéisme »: une incarnation de l'esprit. Et, dans le décorum liturgique, de l'esprit commun: une manifestation de l'énergie collective.

C'est le recours à des événements publics, où les images, l'habillement, le déguisement occupent une place de choix, qui permet de faire ressortir ce que les Romains nommaient la *virtu* spécifique d'un peuple en général, d'une communauté en particulier. On songe à cet égard aux nombreux jeux d'adultes, dans lesquels la préparation du décor, des déguisements, l'ambiance sont primordiales, à l'instar du *Cosplay* et de tous ces jeux de rôles grandeur nature. Mais ce ne sont que des exemples parmi d'autres.

Cette « Vertu » agit comme force interne ou comme énergie spécifique étant au cœur même d'un *Homo eroticus*, celui de l'Éros énergumène, qui, dans le jeu ou dans le creuset des apparences, rappelle qu'il faut « exemplariser », théâtraliser, baroquiser ce que l'on est pour lui permettre d'exister. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut comprendre la belle synthèse phénoménologique: l'existence précède l'essence!

La modernité, dans son long procès d'abstraction avait marginalisé les phénomènes, le phénoménal, voilà qu'il retrouve une nouvelle énergie dans la théâtralisation multiforme de notre monde contemporain. Comme cela est toujours le cas, c'est à partir de la dégradation, de la dénaturation issues de l'intellectualisme abstrait moderne, que surgit le (re)nouveau d'une indéniable iconophilie. Celle-ci se manifeste par l'importance de l'émotionnel comme résultante de forces accumulées par la tradition. Ce que traduit bien l'expression nietzschéenne de « forces rétroactives ».

Il s'agit, au travers de rituels, de jeux de rôles, d'échange de signes divers, d'usage de formes redondantes de communier avec des figures. Démarche « figurative » mettant l'accent sur le fait que la forme est formante (Tacussel 2010). Il est instructif de noter qu'en français le terme « formel » exprime, précisément, l'aspect superficiel d'une relation, d'une situation, d'un

phénomène. Aussi, pour souligner l'aspect profond de la surface, j'avais, en son temps, proposé le néologisme de « formisme » pour faire ressortir la nécessité de l'extérieur pour assurer la tenue de l'intérieur. Un corps n'est tel que parce que la peau englobe tous les éléments le composant, et ainsi le font être. Il en est de même des « décors », du décorum propres aux rituels qui structurent, en profonde superficie, tout corps social.

#### **4. Vêtements, vêtues**

Il est d'ailleurs, de ce point de vue, instructif de voir l'important rôle que joue le vêtement contemporanément. La mode n'est plus, simplement, l'apanage d'une féminité plus ou moins marginalisée, mais retrouve la centralité qui fut, justement, la sienne dans toutes les époques baroques. Le vêtement joue, ainsi, une fonction agrégative : il forme une communauté. Ainsi, en son sens fort, la forme (décor, décoration, vêtement...) a une fonction sacramentelle: elle rend visible une force invisible. Elle est expression de l'énergie collective.

Dans les ordres monastiques traditionnels, et ce quelle que soit la religion, la « prise d'habit » marquait l'intégration à la communauté, la communion à l'ensemble des valeurs communes. Profonde superficialité ! D'un nom quelque peu sophistiqué, mais non moins parlant, on appelait cela la « vêtue ». La théâtralisation du corps individuel confortait, ainsi, la tenue du corps communautaire. C'est une telle « vêtue » que l'on peut observer pour toutes les tribus urbaines. Quelqu'en soit la spécificité, un *dress code* précis est nécessaire à toute socialisation digne de ce nom. Il s'agit là d'un élément essentiel de l'esprit baroque qui, au travers des « figures », structure, de part en part, un ordre symbolique.

Et ce en mettant en jeu l'ambiance émotionnelle suscitée par le partage d'images, de figures se racinant profond dans l'inconscient collectif. Ambiance émotionnelle qui, comme on le sait, fait appel à ce qui est instinctif, archétypal. C'est le sensible, et pas simplement le rationnel, qui est sollicité. Ce qui n'est pas sans susciter des fantasmes divers. Fantasmes instructifs voyant du diabolique dans tous les phénomènes échappant, peu ou prou, à la domination d'une Raison raisonnante. De nos jours on suspectera de satanisme les rassemblements « techno », les pratiques du « New Age », le développement du chamanisme, des sexualités tantriques, la diffusion de l'astrologie, ou d'autres manifestations de cultes de possession tel le candomblé afro-brésilien !

Loin des suspicions, dénonciations et diverses peurs, ne faisant qu'exprimer une malade insécurité (ou alors une recherche d'un risque aventureux en « se faisant peur »), il faut, justement, savoir raison garder. Et, ainsi, reconnaître qu'à l'image de ce que disait Nietzsche dans son éblouissante *Naissance de la tragédie*, la culture naissante a besoin de « figures incisives » comme signes de reconnaissance permettant de confronter le sentiment d'appartenance à une communauté.

#### **5. Un ordre symbolique**

Nous sommes habitués à une logique déductive: tout vient de l'intellect, dès lors nous avons du mal à comprendre que l'image soit inductive: elle vient du « bas », des sens; des émotions et passions partagées. On ne peut plus se contenter de la critique, c'est-à-dire de toujours dire « non » à la vie. Il y a dans l'ordre symbolique, mettant en jeu des figures, des images, des rites, quelque chose d'affirmatif. Une manière de dire « oui » à l'existence, au Réel gros de toutes les potentialités humaines. C'est en ce sens que l'esprit baroque, figuratif, « exemplariste » de la démarche initiatique est en parfaite congruence avec la force des images structurant, dans la vie quotidienne, tous nos contemporains. D'où la nécessité de savoir accompagner un tel processus.

Bien sûr et je l'ai montré, l'opinion publiée n'est pas prête à admettre, ou même à « voir » un tel changement. L'émotionnel, le primat des images, l'importance du jeu sont considérés comme facteurs de décadence, comme une sorte de « fin du monde ». Il s'agit bien de la part consciente ou qui se croit telle de la société. Or si la conscience est débile, l'inconscient collectif lui peut perdurer à côté, voire à l'opposé des membres de la société. Paradoxe qui n'est qu'apparent car, à l'encontre de ce que notre rationalisme morbide a voulu nous faire croire, une culture préexiste et survit à ceux qui en sont les porteurs. N'est-ce pas cela la Tradition?

Et cette préexistence perdurante s'exprime, justement, dans ce que j'ai nommé le baroque « exemplariste ». C'est-à-dire la solidité de ces grandes *figures* qui assurent, sur la longue durée, la forme hyperesthétisée de l'esprit commun: ce que la religion catholique nommait la communion des saints, la tradition maçonnique l'égrégore ou que l'on peut également nommer l'inconscient collectif. Une manière de dire la présence d'images, d'archétypes communs. Selon les époques, ils sont discrets, voire cachés ou au contraire, comme aujourd'hui ostensibles et partagés. Cette explosion iconophile bat en brèche le matérialisme dominant. Celui d'un monde quantitatif qui, par pesanteur insitutionnelle, oublie que seul importe le qualitatif. Ce qui conduit à relativiser la politique bien entendu, mais aussi le politique. Car la démarche symbolique « sait », d'un savoir incorporé, celui transmis par les « grandes figures » de la tradition que la *forme* politique est bien étroite pour contenir les multiples aspirations de l'espèce humaine. Cette *forme* est, surtout, oublieuse de l'enracinement dynamique de l'esprit qui est le véritable fondement de toute vraie culture, celle, tout simplement, de l'être-ensemble.

C'est un tel inconscient collectif symbolique qui est particulièrement en phase avec l'imaginaire de nos contemporains qui, de plus en plus, protestent ouvertement ou silencieusement contre une décadence maintenant évidente. Frappant de voir, en particulier, comment les jeunes générations sont en rébellion contre la sécheresse intellectuelle et n'entendent plus se projeter vers d'hypothétiques avènements (ce qui est le principe même de la ou du politique) mais préfèrent, radicalement, prendre leur assise sur le Réel, incluant l'irréel de leurs rêves, de leurs désirs, en bref sur ce qui est là vécu avec d'autres en une fraternité indéfinie.

## 6. Le retour du *puer aeternus*

L'assise traditionnelle, s'exprimant dans les grandes figures dont il a été question, ainsi que dans l'appétence pour les rituels et diverses icônes, tout cela permet de retrouver la source d'un lyrisme dont l'actualité donne de multiples exemples. C'est, aussi, une manière, pour la démarche symbolique et initiatique, au-delà d'une éducation désuète, de convoquer une énergie, un élan vital, faits de grandeur et de fraîcheur juvéniles. Toutes choses caractérisant le retour du mythe du *puer aeternus*, l'enfant éternel. Celui du constant apprenti alliant la capacité à raisonner et le maintien de l'émotionnel.

La conjonction des deux peut être particulièrement explosive. Elle est, en tout cas, alternative à ce nivellement des diversités ayant caractérisé la modernité et conduisant à l'affaiblissement des solidarités naturelles. Ce qui aboutit, c'est cela la crise, à la dévitalisation d'une civilisation, celle des temps modernes. Alternative, car dans l'affirmation rituelle des figures de la tradition s'exprime la force de l'afrèment populaire. De ce populaire faisant peur, et que l'on qualifie aisément de « populisme », et qui pourtant est le lieu des formes traditionnelles de solidarité et de générosité vécues dans la vie de tous les jours.

C'est ainsi que l'on peut comprendre cette phrase rituelle: « rassembler ce qui est éparé ». Il s'agit, en effet, d'un style intégrateur. Je dis « style », en son sens fort, ce par quoi un imaginaire s'écrit (stylo) et se pointe (stylet), c'est-à-dire ce qui le caractérise. En la matière

contre l'aigreur vaine qui déchire, divise, aigreur méprisante culminant dans ce qu'un certain sociologue a nommé la « distinction », contre cela donc prévaut la dynamique du rassemblement.

Ainsi à l'encontre du sectarisme partisan qui est bien dans la logique du (de la) politique, « l'exemplarisme » des figures impatronisées conforte la puissance du sentiment d'appartenance. Ce qui favorise l'élévation de l'esprit, l'accroissement de l'âme collective, et participe d'un « réenchantement du monde » (Maffesoli 2007) procuré par la mémoire immémoriale de la tradition. C'est tout cela qui redonne un visage charnel à la culture du vivre-ensemble que l'on retrouve, tout à la fois, dans l'humanisme et dans le tribalisme postmoderne.

Cet accroissement de l'âme collective, autre manière de dire la résurgence du sentiment d'appartenance, on en trouve une préfiguration dans le *Phèdre* de Platon, où il souligne l'ambivalence dynamique entre le « corps de terre » et le « corps ailé ». Les rituels sont, traditionnellement une manière d'établir une conjonction entre ces deux corps. Les pratiques rituelles expriment, au mieux, un matérialisme spirituel, ou un corporéisme mystique. Qu'est-ce à dire sinon que le corps de l'animal humain n'est tel que s'il est, *stricto sensu*, un *corps animé*.

Il y a une interaction, une réversibilité qui est la cause et l'effet de l'entièreté de l'être. Entièreté qui est le cœur battant de la démarche initiatique, et qui se retrouve, d'une manière diffuse, dans le désir de nos contemporains pour le qualitatif, dans l'importance accrue de la créativité, dans ce qui, au-delà de la conception bourgeoisiste de l'économie, va valoriser « le prix des choses sans prix ». Dans tout cela, le « corps de terre » et le « corps ailé », vivant en synergie, constituent un imaginaire dynamique où, au-delà de la sinistrose propre à la bien-pensance de l'establishment, s'exprime une vitalité de bon aloi, gage certain d'un (re)nouveau culturel.

## **7. Vivre sa mort de tous les jours ou le clair-obscur de l'existence**

Faire référence aux rituels, aux contes, aux « images d'Épinal », et autres petites icônes de la création quotidienne, voir du Kitsch, voilà qui peut paraître, voilà qui peut être désuet, caduque! Et pourtant, y faisant ou non explicitement mention, c'est bien cela qui structure, subrepticement, toute notre vie quotidienne. Au travers d'actes et de mots répétitifs, il s'agit, d'une manière non consciente, d'affronter le destin. Non pas nier ou dénier la mort, mais l'homéopathiser. Justement, la ritualiser. Vivre sa mort de tous les jours.

Ritualiser la mort symbolique, la théâtraliser, c'est ce que l'on retrouve dans nombres de formes culturelles contemporaines: chorégraphie, musique, peinture, voire architecture. Tout cela définit un style qui prend de haut et qui, ainsi, peut arracher aux évidences du conformisme, aux routines philosophiques et autres formes de confort intellectuel. Voilà bien la sagesse immémoriale de la tradition, sachant reconnaître sous des formes anodines, celles d'un rituel répétitif, la perdurance des « types » éternels, la continuité vivace des archétypes. Dans ceux-ci: archétype (Jung), « idéal-type » (Weber), « individus historiques » (Hegel) et la liste est loin d'être close, ce qui essaie de se dire est l'entièreté, l'interaction de la vie et de la mort, du jour et de la nuit et autres réversibilités propres à la complexité humaine. C'est, pour reprendre une des expressions de Durand, la liaison dynamique du « régime diurne » et du « régime nocturne » de l'imaginaire.

De « midi à minuit », ce sont le clair et l'obscur de la vie qui s'écoulent en une dynamique toujours et à nouveau renouvelée. C'est cela que j'ai nommé le baroque postmoderne. Un style qui au lieu de couper le passé, d'emprunter la *via recta* de la raison, s'ajuste aux méandres de l'existence et intègre le passé au lieu de le dé-passer. C'est cette tradition, fondement de la philosophie progressive que l'on redécouvre de nos jours. La

baroquisation du monde est à la fois cette iconophilie flamboyante qui orne les murs de nos villes, cette mise en images du monde et cet ajustement au clair-obscur de l'existence, accommodement à ce monde-ci plutôt que projection vers les Lumières du futur.

Paris

**Bionota:** **Michel Maffesoli** is Professor Emeritus at Sorbonne University, honorary member of the Institut Universitaire de France, honorary doctor in sociology and communication from several universities, president of the journals *Sociétés* and *Les Cahiers européens de l'imaginaire*. Among the founders of the sociology of the imaginary and of everyday life, he is the author of around 50 books, including *Le Temps des tribus* (1988), *Le réenchantement du monde* (2007) and *La Nostalgie du sacré* (2020).

**Recapito autore :** michelmaffesoli@gmail.com

### **Bibliographie**

- Durand G. 1996, *Introduction à la mythologie, mythes et sociétés*, Livre de Poche, Paris.
- Maffesoli M. (1990), *Au creux des apparences, pour une éthique de l'esthétique*, La Table Ronde, Paris 2007.
- Maffesoli M. 2007, *Le réenchantement du monde. Une éthique pour notre temps*, La Table Ronde, Paris.
- Nietzsche F. W. (1872), *La naissance de la tragédie*, Gallimard, Paris, 1986.
- Platon, 2008, *Phèdre*, dans *Œuvres Complètes*, Éditions Gallimard.
- Tacussel P. 2010, *L'imaginaire radical*, Temps présent, Dijon.